



LE JUDAS DE RAMALLAH

Fils de l'un des fondateurs du Hamas, Mosab Hassan Yousef a été pendant une décennie l'informateur principal des services secrets israéliens. Comment ce fils modèle en est-il arrivé à trahir les siens ?

Du fin fond de la Thaïlande, où il cherche la rédemption dans la pratique du yoga, l'homme le plus détesté de Gaza s'explique.

PAR HADRIEN GOSSET-BERNHEIM

Un nouveau jour se lève sur une petite île du golfe de Thaïlande. Abrités sous un auvent, au milieu de la forêt tropicale, ils sont une quinzaine, hommes et femmes, tordus dans tous les sens. Deux heures durant, ils vont ainsi enchaîner les figures, dans un silence ponctué par les cris de la jungle et le han! cadencé des respirations, leur corps à moitié nu se couvrant de sueur à mesure que l'effort se fait plus intense. Les puristes reprochent aux adeptes du yoga ashtanga de transformer la pratique millénaire de méditation en acrobaties ou, pire, en séance de fitness. Jugement qui n'affecte en rien l'équilibre parfait maintenu par l'homme à la peau mate qui, à la seule force de ses avant-bras, se tient maintenant à une dizaine de centimètres du sol, jambes repliées sous le buste.

Une tête mise à prix

Des transgressions, Mosab Hassan Yousef en a de toute façon déjà commis, et de plus radicales : durant dix ans, ce fils de l'un des principaux dirigeants du Hamas palestinien a été le plus précieux informateur du Shin Beth, les yeux et les oreilles des services de renseignements israéliens au cœur de la seconde Intifada. Ce rôle déterminant lui a valu le nom de code de « Prince vert » en référence à sa position au sein du mouvement islamiste et à la couleur du djihad. Une histoire dont le réalisateur Nadav Schirman a tiré un documentaire haletant, *The Green Prince*¹, sensation du dernier festival du film de Sundance où il a reçu le prix du public. On y voit le jeune homme faire le récit hallucinant de sa collaboration volontaire avec l'ennemi mortel des groupes armés palestiniens afin d'enrayer la vague d'attentats-suicides de la période 2000-2004. « Dans notre culture, collaborer avec Israël est la pire des choses. Violer sa mère est honteux, mais collaborer est encore pire », prévient-il en préambule, face caméra.

On comprendra donc qu'un type qui a ce genre de soucis en tête ne perde pas de temps à ergoter sur la valeur des asanas (positions yogiques) : une fois sa séance terminée, il replie son tapis d'exercice, enfourche sa Yamaha SR 400 vintage garée dans le sens de la sortie – précaution nécessaire quand al-Qaida a mis votre tête à prix et que votre survie dépend de votre capacité à lever le camp au plus vite – et, comme tous les jours, disparaît après le premier virage, sans avoir prononcé un mot.

Larry Busacca/AFP

Rencontrer Mosab Hassan Yousef n'est évidemment pas chose facile. Il est sur ses gardes. Ce n'est qu'après l'intervention appuyée de l'un de ses rares proches qu'il a finalement donné son accord pour une rencontre, dans un e-mail laconique : « OK. » Il faut alors traverser la moitié du globe, sauter dans un avion, puis un autre, prendre un bateau pour enfin s'enquiller un long trajet à l'arrière d'une camionnette bâchée. Surtout ne pas perdre de temps : aujourd'hui, il est là ; demain, Dieu seul le sait. Ses consignes disaient ensuite de se rendre dans un centre holistique où il a ses habitudes et de demander à parler à X qui se chargera de le prévenir de notre arrivée. Un filtre destiné à lui permettre de jauger à qui il a affaire. Et puis d'un coup, sans qu'on l'ait vu approcher, le voilà : 35 ans, l'air d'en avoir dix de moins, taille moyenne, tonique, musclé, visage ovale, lèvres épaisses et des yeux à fleur de tête qui, à défaut de le rendre réellement beau, lui font un regard intense. Il tend la main et sourit sans chaleur : que lui veut-on encore ?

Le Hamas pour seul horizon

Né à Ramallah, en Cisjordanie sous occupation israélienne, le « Prince vert » est d'abord un enfant de l'Intifada. Son père, Cheikh Hassan Yousef, est un imam de quartier, un notable réputé pour sa piété sans esbroufe et sa proximité avec ses ouailles. Membre des Frères musulmans, il est surtout, en 1986, l'un des sept fondateurs du Hamas. Il s'agit de relancer, sous la bannière de l'islam politique, la lutte pour l'indépendance palestinienne. Un an plus tard, les Territoires occupés s'embrasent et les neuf enfants Yousef apprennent à vivre au rythme des séjours en prison du cheikh. Pour Mosab, le Hamas est alors « une affaire familiale, (leur) identité », au même titre que les prêches enflammés, les jets de pierres, les cocktails Molotov, le couvre-feu et la grève générale. En 1996, il est arrêté par le Shin Beth alors qu'il vient d'acheter un revolver : « Je détestais les soldats israéliens. Mon père ne m'a pas appris à haïr, mais j'avais 17 ans et je ne savais pas comment ne pas ressentir ça. » Soupçonné d'appartenir à un groupe armé, l'adolescent est malmené durant plusieurs semaines par les enquêteurs qui, comme à tous les détenus palestiniens, lui proposent de devenir informateur. Perdu, privé de sommeil, il accepte, persuadé qu'il sera toujours temps de revenir sur sa promesse. Mais pour donner le

« Dans notre culture, collaborer avec Israël est la pire des choses. Violer sa mère est honteux, mais collaborer est encore pire. »

→



Cheikh Hassan Yousef, le père de Mosab Hassan Yousef, lors d'un rassemblement du Hamas à Ramallah, en 2006, en Cisjordanie.



Mosab Hassan Yousef, lors d'une conférence de presse à la Knesset, en juin 2012. Il y a été accueilli en héros pour avoir servi comme agent infiltré durant presque dix ans.

En 1997, les Israéliens, en fait d'espionnage, se contentent de lui demander... de poursuivre ses études et d'être un bon fils!

change, il doit d'abord passer quelques mois à la prison de Megiddo, dans le nord d'Israël, dans l'aile réservée aux membres du Hamas. Un choc: les membres du MAJD, le contre-espionnage du mouvement, font régner la terreur afin de débusquer les collabos. «Tous les jours, des hurlements; toutes les nuits, des tortures. Le Hamas torturait ses propres militants!» Quant aux valeureux combattants, ils se révèlent souvent, derrière les barreaux, n'être que de décevants «bigots, des hypocrites». Son trouble grandit encore lorsque, une fois libre, en 1997, les Israéliens renouent le contact et, en fait d'espionnage, se contentent de lui demander... de poursuivre ses études et d'être un bon fils! Requête totalement intéressée de la part du Shin Beth, qui entend ainsi peaufiner la couverture de sa recrue, mais qui ébranle définitivement les certitudes de Mosab: si les héros sont des salauds, et les méchants des gars réglo, alors que vaut la cause défendue par ce père tant admiré?

Le choix de la trahison

«C'était un garçon extrêmement intelligent qui souffrait d'avoir grandi dans une famille où seul comptait le Hamas, et je me suis évidemment engouffré dans cette faille. Une bonne source ne se recrute pas avec de l'argent ou des menaces, mais

par l'affect.» Gonen Ben-Itzhak parle avec le cynisme froid des professionnels du renseignement, mais c'est un homme chaleureux qui nous a reçus à son cabinet de Tel-Aviv, où il est désormais avocat. À l'époque, jeune officier du Shin Beth parfaitement arabophone, c'est lui qui a «retourné» Mosab auquel il s'était présenté sous le nom de capitaine Loai. Trois ans plus tard, en septembre 2000, lorsque éclate la seconde Intifada, les éléments du drame shakespearien sont en place. Cette fois, les Palestiniens disposent d'une arme redoutable: les kamikazes envoyés se faire exploser au milieu des civils israéliens. Une stratégie de la terreur dans laquelle la branche militaire du Hamas mène la danse. Mosab, lui, a 22 ans et est désormais le bras droit de son père devenu le chef politique du mouvement islamiste en Cisjordanie. Garde du corps, chauffeur, nounou, secrétaire: le fils l'accompagne partout, filtrant les appels et côtoyant tout l'état-major de la guérilla palestinienne. Une aubaine exceptionnelle pour le Shin Beth qui va désormais faire de son «Prince vert» un usage immodéré. La liste précise des attentats déjoués grâce aux informations transmises au capitaine Loai est encore classée secret-défense. On sait

Abbas Momani/AFP

Sebastian Scheiner/SIPA

cependant qu'il a joué un rôle essentiel dans certains des plus gros coups des services de renseignements: échec d'une tentative d'assassinat de Shimon Peres, ministre des Affaires étrangères de l'époque, arrestation d'Abdullah Barghouti, l'artificier du Hamas, preuves du financement des Brigades des martyrs d'al-Aqsa par Yasser Arafat, démantèlement de cellules terroristes, etc.

Le mensonge jusqu'à la folie

Dans Ramallah livrée aux incursions des commandos de Tsahal, il doit également protéger son père des éliminations ciblées menées par des Israéliens décidés à se débarrasser de tous les responsables du Hamas. Et comme si la situation n'était déjà pas assez compliquée, le fils de l'imam «rencontre Jésus» et se met à fréquenter dans le plus grand secret un groupe de prière chrétien avant de se faire baptiser. Alors, quand la tension est trop forte ou que le masque du militant modèle risque de tomber, le Shin Beth organise l'arrestation à grand spectacle de son protégé, ce qui renforce son prestige parmi les siens mais le ramène par deux fois en prison. «C'était une période folle mais, pour moi, les choses ont toujours été claires: d'un côté, Israël et la

civilisation; de l'autre, l'islam qui est une religion de guerre. Au fond de lui, je pense que mon père n'approuvait pas ces attentats, mais il était pris dans la folie collective. Les Palestiniens sont malades du terrorisme», assure Mosab Hassan Yousef, affalé sur les coussins de la terrasse du lounge où nous sommes installés. Le soleil illumine la baie et, pour l'équivalent de 4 euros, le barman vous tend un joint long comme le bras. Mosab ne fume pas, ne boit pas et porte une attention maniaque à ce qu'il mange, mais il connaît tous les bons plans. De ses années sur le fil, il a gardé cette assurance trouble qui plaît aux filles, impressionne les bourgeois et tient à distance les embrouilleurs. Le genre de type qui, une fois rassuré sur les intentions de son interlocuteur, se révèle être un hôte charmant. Il insiste: «Si j'ai permis d'épargner ne serait-ce qu'une vie, alors ça valait le coup.» Quant à sortir indemne de tout ça, c'est une autre histoire. «Mosab mentait à sa famille, à son père, à l'Autorité palestinienne, au Hamas. Il cachait également des informations au Shin Beth. À chaque seconde, il mentait à quelqu'un», rappelle Gonen Ben-Itzhak, qui en connaît un bout sur la flétrissure morale que traînent les collabos passés à l'ennemi. «Mon rôle, comme avec tout informateur, consistait à écarter de lui l'idée de honte. Jusqu'au moment où elle les

«Je pense que mon père n'approuvait pas ces attentats, mais il était pris dans la folie collective. Les Palestiniens sont malades du terrorisme.»

→

submerge et qu'ils comprennent que nous ne sommes plus là pour eux... »

2007. L'Intifada s'est achevée deux ans plus tôt sur un K.-O. israélien, Cheikh Hassan Yousef est de nouveau en prison et le « Prince vert » étouffe dans son déguisement de militant dévoué. À l'issue d'un long bras de fer avec le Shin Beth, il obtient un bon de sortie de quelques mois pour les États-Unis. Officiellement, il s'agit d'opérer une déformation de la mâchoire. Mais pour lui, il est évident que ce départ sera sans retour. Il atterrit dans une communauté évangélique de San Diego, en Californie, mais, passé les premiers mois d'euphorie, se retrouve bientôt seul et sans revenus. Perdu pour perdu, Mosab Hassan Yousef jette une première bombe en racontant dans le quotidien israélien *Haaretz* sa conversion au christianisme. « Il savait qu'il n'y aurait pas de retour en arrière possible, qu'il coupait tous les ponts avec sa famille », se souvient Avi Issacharoff, le journaliste qui avait recueilli ses confidences. Et ce n'est rien par rapport à la déflagration que provoque la publication en mars 2010 de *Son of Hamas* (Tyndale House), dans lequel il révèle l'étendue de sa relation avec les renseignements israéliens. Un coup de poker destiné à faire pression sur les services de l'immigration américains qui refusent d'accorder l'asile politique à un ancien membre d'une organisation terroriste, quand bien même il aurait œuvré à sa perte. C'est la loi, d'autant plus inflexible que les Israéliens ne lèvent pas le petit doigt pour confirmer ce récit invraisemblable. Le salut viendra de Gonen Ben-Itzhak, qui, violant toutes les règles du Shin Beth, vient témoigner en juin 2010 devant la justice américaine et sauve son ancienne source de l'expulsion. « Gonen encourait de graves ennuis dans son pays pour avoir rendu public son rôle dans cette histoire. Pendant dix ans, j'ai risqué ma vie pour lui fournir les renseignements dont il avait besoin : nous sommes quittes. Désormais, nous sommes comme des frères », sourit Mosab tout en préparant sur la gazinière le frichti végétalien dont il se nourrit exclusivement. Le soleil se couche et il semble en veine de confidences. Profitons-en : le garçon est imprévisible, capable de se montrer chaleureux, puis de se cabrer soudainement, furieux d'être ainsi confronté à nos questions. Le travail du journaliste ressemble à celui de l'agent

traitant en cela qu'il s'agit d'amener sa source à s'épancher de son plein gré. Après avoir été soumis à ce régime durant une décennie par le capitaine Loai, admettons qu'il en ait assez...

Dans la peau du fils banni

L'annonce de la conversion de Mosab avait été une déchéance pour sa famille. Celle de sa trahison équivalait à une mise à mort symbolique de ses proches. Du fond de sa cellule israélienne, le père a donc tranché dans le vif, publiant ce communiqué : « *Moi, Cheikh Hassan Yousef, ma femme, mes fils et filles déclarons que nous avons entièrement renié l'homme qui était notre fils aîné et se prénomme Mosab (...) en raison de son apostasie envers Dieu et son prophète, sa trahison des musulmans, sa collaboration avec les ennemis de Dieu et des dégâts infligés à notre peuple et notre cause.* » Ce père, dont la stature pèse si lourd dans le destin de notre traître, habite une petite maison sombre de Beituna, dans la banlieue de Ramallah. Sur la façade, une grande affiche colorée célèbre la libération du chef de famille en janvier dernier, à l'issue d'un énième emprisonnement : « *Honneur à Cheikh Hassan Yousef qui a passé un total de dix-sept ans dans les geôles sionistes.* » Obtenir une entrevue n'a pas été très compliqué, d'autant que nous avons prétendu nous intéresser à la politique intérieure palestinienne. Une jeune fille couverte d'un long *hijab* clair nous introduit dans le salon réservé aux visiteurs avant d'apporter des rafraîchissements. La pièce est humide et dépourvue de tout luxe. La réputation de probité du cheikh n'est manifestement pas usurpée. Il arrive justement, de retour d'une interview pour une télévision du Golfe, l'un de ses fils, Uvais, sur les talons, celui qui tient maintenant le rôle d'homme de confiance. Silhouette râblée, Hassan Yousef est un sexagénaire affable, considéré comme un modéré au sein du Hamas. Comprendre par là qu'il est prêt à composer momentanément avec l'État juif, en attendant sa disparition. Si son dévouement à la cause lui garantit le respect de l'opinion palestinienne, le scandale l'enveloppe désormais dans un halo nauséabond, mélange de pitié et de doute. Et s'il avait préféré ne rien voir de la trahison de son aîné ? Il faut d'ailleurs pousser Samia, la traductrice, la menacer presque, pour qu'elle accepte, au prix de mille circonvolutions, à aborder le seul sujet qui vaille : Mosab. Le cheikh qui a deviné est

L'Intifada
achevée,
Cheikh
Hassan Yousef
est de nouveau
en prison et le
« Prince vert »
étouffe
dans son
déguisement
de militant
dévoué.



Juin 2010, centre de détention de l'immigration de San Diego. Aux côtés de Gonen Ben-Itzhak (à gauche), l'agent israélien qui l'a « retourné », Mosab Hassan Yousef (au centre) attend le verdict concernant sa demande d'asile politique. Il avait réussi à rejoindre les États-Unis pour se faire opérer d'une déformation de la mâchoire.

déjà debout, marmonne quelques mots sur « les épreuves d'Allah » et quitte la pièce, suivi comme son ombre par un Uvais outré. L'entretien aura duré cinq minutes : on ne parle ni corde dans la maison d'un pendu ni du fils maudit au père qui l'a renié.

Prisonnier de son histoire

Fallait-il raconter à Mosab cette visite à sa famille ? Nous sommes assis sous le porche du petit bungalow de plage qu'il loue lors de ses séjours sur l'île. Il fait nuit désormais. La nouvelle semble en tout cas provoquer un violent choc émotionnel au jeune homme qui blêmit, puis nous assaille de questions : a-t-on vu sa mère ? Oui. Comment allait-elle ? Fatiguée. Et ses belles-sœurs qu'il n'a jamais rencontrées, de quoi ont-elles l'air ? Polies, respectables. Et ses neveux ? Des gosses mignons. Et le vieux canapé du salon ? Toujours là. Et son père, a-t-il eu un mot à son égard ? Non. Cet accès de curiosité rassasié, Mosab Hassan Yousef, visage fermé, plonge dans un long silence. De quel droit convoque-t-on ainsi les fantômes de son ancienne vie sur cette île du bout du monde, lui qui en est réduit à épier sa famille sur Facebook ? « *Il est prisonnier de son histoire* », avait prévenu le réalisateur Nadav Schirman. On pense à lord Jim, le héros maudit

Denis Poroy/SIPA

du roman de Joseph Conrad, qui lui aussi était venu se cacher dans ce coin d'Asie après avoir manqué à son devoir d'officier. D'ici à quelques semaines, il rentrera à Hollywood où il s'est installé il y a deux ans lorsqu'il espérait que le succès de son livre lui ouvrirait quelques portes. Il sera alors temps de se demander par quoi remplacer les conférences organisées par la droite chrétienne américaine qui l'ont fait vivre jusqu'à aujourd'hui : les invitations se raréfient depuis qu'il renâcle à l'idée d'incarner les symboles de la supériorité de Jésus sur Mahomet. En attendant, il ne s'est pas extirpé des griffes du Hamas, du Shin Beth et des évangélistes pour encore une fois se laisser vampiriser dans son refuge du bout du monde. Quand, après de longues minutes de réflexion, il reprend la parole, le ton de Mosab est sans appel. « *Je dois vivre avec ce que j'ai fait. C'est un fardeau très lourd où se mêlent le bien et le mal, la honte et la fierté. Je ne veux aucune attache, aucun lien, juste qu'on me laisse en paix. Adieu* », dit-il. Puis il fait demi-tour, entre chez lui et nous ferme la porte au nez, pressé de retourner à son combat face à lui-même. D'autant qu'il se fait tard. Le « Prince vert » se couche avec les poules : demain il a yoga. ●

1. *The Green Prince* (A-List Films, 2014), documentaire de Nadav Schirman.

On pense
à lord Jim, le
héros maudit
du roman de
Joseph
Conrad, qui
lui aussi
s'était caché
après avoir
manqué à son
devoir
d'officier.